DIANE MEUR

LE RÉSERVATAIRE

conte réaliste

SABINE • WESPIESER ÉDITEUR

LE RÉSERVATAIRE

DE LA MÊME AUTRICE

CHEZ SABINE WESPIESER ÉDITEUR

LA VIE DE MARDOCHÉE DE LÖWENFELS, ÉCRITE PAR LUI-MÊME
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2002 ; Le Livre de poche, 2010 ; Espace Nord, 2027

RAPTUS
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2004

LES VIVANTS ET LES OMBRES
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2007 ; Le Livre de poche, 2009 (prix Rossel 2007, prix du Roman historique 2008)

LES VILLES DE LA PLAINE
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2011 ; Le Livre de poche, 2015 (prix de l'A.D.E.L.F. 2012 pour la Belgique francophone)

LA CARTE DES MENDELSSOHN
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2015 ; Le Livre de poche, 2016 (prix Félix-Denayer 2015 de l'Académie royale de Belgique)

SOUS LE CIEL DES HOMMES
roman, Sabine Wespieser éditeur, 2020 ; Le Livre de poche, 2022 (prix Amic 2021 de l'Académie Française)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

LE PRISONNIER DE SAINTE-PÉLAGIE
roman jeunesse, Labor, 2003 ; Mijade, 2010

LA DAME BLANCHE DE LA BIÈVRE
roman jeunesse, Labor, 2004

IN DREAMS
récit, avec des illustrations de S. Banerjee, Seagull Books, 2012

ENTRE LES RIVES
Traduire, écrire dans le pluriel des langues
essai, La Contre Allée, 2019

DIANE MEUR

LE RÉSERVATAIRE

conte réaliste



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, PARIS VI
2027

© Sabine Wespieser éditeur, 2027

Aux Zed de ce monde,
avec affection

Chapitre 1
Où naît une pensée

Ceci est mon testament, trace-t-il en haut de la feuille, et déjà il s'arrête. Il n'a plus l'habitude d'écrire à la main depuis ses années de secondaire. Ses doigts se crispent sur le tube en plastique, les caractères lui semblent ceux d'un autre. Et il reste perplexe devant cette phrase, la première qui lui soit venue à l'esprit. Elle lui rappelle des polars peu inspirés où tout tournait autour d'un bout de papier commençant par ces mots. Comme s'il avait, lui, une fortune à léguer, un message essentiel à délivrer au monde…

Avant-hier, en allant faire une course au bazar où l'on vend de tout (depuis le test de grossesse bas de gamme jusqu'au chargeur universel), il a acheté ce carnet sur un coup de tête, pour « noter ses pensées », selon une expression entendue quelque part. Eh bien, il faut se rendre à l'évidence : des pensées, il n'en a pas beaucoup.

Un rayon de soleil tombe sur la table de cuisine, rendant très visibles des miettes d'un précédent repas. Machinalement il se lève pour allumer sous la cafetière, vient se rasseoir et considère ces quatre mots, qui eux aussi lui semblent ceux d'un autre. Il les barre d'un trait net, avec un petit frémissement de joie. Parce que, justement, une pensée lui est venue. Encore vague. Bien sûr qu'il n'a rien à laisser, rien à dire d'important. Même les mots ne sont pas les siens, c'est lui qui est une page écrite et arrachée, une feuille volant au vent sec d'un désert… Un sifflement de vapeur, son café est prêt. Il s'en verse, plonge la cuiller au fond du pot de sucre en souriant à sa pensée enfin complète : c'est lui qui est un testament, oui. Voilà qui correspond bien mieux à ce qu'il éprouve. Mais le testament de qui, de quoi ?

« Zed ! » La voix dans le couloir lui a fait rater son geste, une bonne partie du sucre a atterri à côté. « Zed !! » Pendant que ses mains s'affairent sans efficacité avec la cuiller et une lame de couteau – il n'a jamais été très multitâche –, il lance par-dessus son épaule :

« Je suis dans la cuisine, je prends un café. Tu en veux ? »

La physionomie de l'arrivant, à son entrée dans la pièce, n'annonce pas une envie de café. Il n'a même

pas déboutonné sa veste et repousse la porte derrière lui d'un air exaspéré.

« Qu'est-ce que tu fais là ?

– Mais… j'habite ici », lui rappelle Zed avec dignité, avec autant de dignité qu'on peut en réunir lorsqu'on est assis, torse nu et en boxer, face à un homme debout et vêtu de pied en cap. « Je travaille. » Il se dépêche de rabattre la couverture de son carnet à spirale sur la page où est écrit en grand : ~~CECI EST MON TESTAMENT~~.

« Tu *travailles*, oui. Mais nous avons un accord, au cas où tu l'aurais oublié : le dimanche et le jeudi de treize heures à dix-neuf heures, il est entendu que tu me laisses l'usage exclusif des espaces communs. » Sa main désigne le petit canapé, l'étagère et la plante rachitique qui justifiaient, aux yeux de l'agence immobilière, la dénomination de « cuisine ouverte-salle de séjour ».

« Ah bon, on est dimanche. Désolé.

– On est jeudi !

– Bon, bon.

– Je te donne cinq minutes pour nettoyer tes saletés, t'habiller et déguerpir. Cinq minutes, pas plus. »

Il disparaît dans le couloir où un toussotement s'est fait entendre et, derrière la porte refermée, Zed distingue : « C'est mon colocataire… » La suite se

perd dans un murmure, une voix féminine répond tout bas, puis les lattes du parquet grincent : l'autre a provisoirement installé sa visiteuse dans sa chambre. Une fille qu'il ne connaît pas encore très bien dans la vie réelle et à qui il aura dû offrir son lit pour tout siège. Gênant, en effet. Il y a de quoi lui pardonner ce ton un peu dictatorial, se dit Zed avec indulgence, en finissant d'essuyer le sucre répandu et en filant dans sa propre chambre, où, avec l'aisance d'un long entraînement, il saute dans ses vêtements de la veille.

Sur sa lancée, il tasse aussi tout son linge sale dans un sac de sport : il va profiter de cet imprévu pour faire œuvre utile.

« Salut ! » jette-t-il à la cantonade, sur le seuil, avant de débarrasser le plancher. Il aurait bien aimé entrevoir la conquête de son colocataire, par curiosité, mais ce sera pour une autre fois.

C'est seulement dans l'escalier qu'il s'avise que carnet et stylo-bille sont restés en haut sur sa chaise de chevet, et tant pis. Il s'agit bien de noter ses pensées ! Si l'on est vraiment jeudi (et il peut compter sur son colocataire pour savoir ce genre de choses), alors il a manqué son rendez-vous de suivi à la Caisse d'action sociale. Il n'a même pas besoin de vérifier : il en est sûr. C'était en début de semaine. Dans sa boîte mail, parmi tous ces

messages qu'il ne lit pas, il se souvient d'en avoir vu passer un dont l'objet était « Deuxième rappel ». Il va finir par la perdre, son allocation.

De qui suis-je le testament ?

La question le frappe à l'instant où il s'engage sur le trottoir, elle le frappe par sa beauté et son absurdité. *De qui suis-je le testament ?* Ça, ça valait la peine qu'il se lève aujourd'hui, même à quinze heures quarante. Même par une journée de fin d'hiver qui ne tient pas ses promesses : le rayon de soleil sur la table de la cuisine était trompeur, il fait maussade, frisquet. Au coin de la rue, il se rend compte qu'il a faim et entre s'acheter un petit pain au hareng, le mange debout à l'une des tables hautes, sac de sport à ses pieds.

« Tu pars en voyage ? » lui demande la patronne. Il hausse les épaules, d'une façon qui pourrait vouloir dire aussi bien non que oui, mais un oui si atone qu'il décourage d'avance la question suivante : en voyage où ? Un entre-deux, qui le dispense d'inventer et de raconter des salades, tout en laissant ouverte la fenêtre des possibles. Voilà, au lieu d'aller faire sa lessive chez sa mère (pour s'économiser des frais de laverie), il serait sur le point de partir en voyage. En voyage vers nulle part en particulier ; en voyage absolu.

« Tu fais des mystères, hein. » La patronne est occupée à essuyer des verres, un œil posé sur lui. Zed se sent percé à jour, gentiment. Il l'aime bien, Nora, avec le peigne en fausse écaille qui retient ses cheveux et les collants couleur chair qui tirebouchonnent sur ses chevilles. D'ailleurs, à quoi bon lui servir une histoire de vacances ou de visite à des parents éloignés alors qu'elle le verra repasser en sens inverse, tout à l'heure ou demain ? C'est là l'inconvénient de vivre dans une impasse.

La traversée du boulevard est longue, à cette heure de la journée. Les divers feux de circulation restent bloqués au vert et, quand ils passent au rouge, ne le font que pour une poignée de secondes, devant une rangée d'automobilistes et de camionneurs déjà prêts à bondir. Et, quatre fois, il faut recommencer l'opération. Zed a tout loisir de contempler le beau travail d'affichage qui, du vieux kiosque délabré sur le terre-plein central, a fait pendant la nuit une œuvre d'art contemporain placée sous le signe de la répétition. Sur chaque affiche, la photo de leur Premier ministre et, à côté de lui, d'un homme plus jeune qui lui ressemble comme un fils. « AVEC VOUS, POUR VOUS », lit-on en travers de leurs deux poitrines. Pour compenser ce que ce slogan a d'un peu creux, les afficheurs ont joué la carte de la

quantité : il y en a partout. Du sol jusqu'à la courbe du toit, plus un pouce de peinture verte n'est visible.

De qui est-il le testament. Le sac de sport finit par être lourd, ainsi lesté de toute sa garde-robe ou presque, il était temps d'aller faire cette lessive. Zed se sent responsable, investi d'une mission. Dommage que la pluie s'en mêle, une pluie fine, antipathique, contre laquelle sa capuche ne tient pas longtemps. Que faire ? Il est déjà trempé, grelottant, et l'entrée d'immeuble où il s'est réfugié ne l'abrite pas des bourrasques. Mais à deux cents mètres s'élèvent les murs blancs et le fronton néoclassique du musée municipal. Il s'y précipite, grimpe promptement la volée de marches et s'engouffre dans l'entrée, où au moins il fait chaud.

Il pensait simplement s'ébrouer ici et attendre que ça se passe, mais un vigile se méprend. « Il faut vous dépêcher, monsieur, le musée ferme dans trois quarts d'heure. Pour votre sac, il y a des casiers derrière les guichets.

– Mais…

– L'entrée est libre. On vous demande seulement de nous indiquer votre code postal, pour nos statistiques. »

Après tout, pourquoi pas. Il n'est pas déplaisant d'être débarrassé de ce sac, et les miroirs du vestibule

permettent à Zed de se repeigner tant bien que mal avec ses doigts. En avant !

Il passe rapidement la salle Préhistoire / Antiquité / Moyen Âge, où traîne encore un vent coulis. Par les portes-fenêtres de la salle suivante, il peut constater que dehors ça ne s'arrange pas. Un tilleul nu, dans la cour, ruisselle sous l'averse sans personne pour le regarder, sans personne d'autre que lui, Zed, planté derrière les vitres. Ce n'est pas gai. Un sentiment de fraternité lui vient face à ce grand bonhomme d'arbre solitaire, qui semble désespérer de se regarnir un jour de feuilles. S'il avait son carnet, peut-être bien qu'il y noterait une phrase, mais à quoi bon, là aussi, pour quoi faire.

Une gardienne vient le débusquer dans son embrasure pour l'informer que le musée fermera dans vingt minutes. « Oui, oui, je sais », réplique Zed d'un air dégagé, comme si c'était par l'effet de sa volonté souveraine qu'il se tenait depuis si longtemps devant ces fenêtres et que, maintenant seulement, il jugeait bon de passer à autre chose en suivant la flèche « Sens de la visite ».

La salle XVIII^e^-XIX^e^ siècles est de loin la plus fournie en objets et en tableaux. Un jeu adroit de lumières met en valeur, pile au milieu d'un mur, sa pièce maîtresse : la copie d'un portrait à l'huile du héros de l'indépendance

nationale. Mort à cheval, l'avant-veille de ses trente ans, d'une balle en plein front, rappelle un écriteau pour les ignares ou d'improbables touristes étrangers. En redingote noire, chemise blanche entrouverte sur une gorge romantique, un rouleau manuscrit sous le bras (le héros de l'indépendance nationale, un colonel, s'était auparavant fait connaître par une épopée des origines en triades pindariques), l'illustre portraituré a le regard empreint de tristesse et d'une pointe de moquerie, comme en réponse à la question que Zed porte toujours en lui. Non, mon gars, lit Zed dans ce regard, tu n'es pas, mais alors vraiment pas mon testament, à moi. Tu t'es vu un peu ? Des testaments dans ton genre, crois-moi, on s'en passe, c'est le père de la nation qui te le dit.

Le « Poète colonel », comme on le surnomme avec familiarité, n'est pas seulement père de la nation malgré son tout jeune âge, mais aussi père ou plutôt parrain d'une ribambelle d'avenues, de places publiques, d'écoles, de bibliothèques, de théâtres grands et petits auxquels il a donné son nom, et toute cette progéniture se tient derrière lui, invisible, pour confirmer à Zed la vanité de ses prétentions.

Ce dernier se déplace ici et là dans la salle, sans jamais échapper à ces regards en forme de verdict : il ne le

lâche plus, le Poète colonel. Même lorsque Zed affecte un vif intérêt pour le contenu des vitrines – deux traités de paix, un ancien sceau aux armes de la ville, une paire de gants ayant appartenu à l'impératrice d'Autriche –, il sent dans sa nuque ces yeux de peinture dardés sur lui. Il cherche asile à côté, mais on a réduit à la portion congrue le XX^e^ siècle et ses sujets qui fâchent. Quant à la dernière salle, baptisée « Vers l'avenir » en toute simplicité, elle n'est qu'un vaste espace publicitaire où des écrans tactiles clignotent, où des maquettes holographiques pivotent sur leur axe au son de langoureuses voix de synthèse.

Il se retrouve du côté rue, devant une fenêtre de la façade. La pluie a cessé, pour l'instant. Mais il ne faudrait pas s'y fier trop. Sans faire ni une, ni deux, il retrouve son casier, regrette de ne pas l'avoir fermé à clé, car un malotru a dézippé son sac pour fouiller à l'intérieur (grand bien lui fasse), et il quitte le musée au moment même où retentit la sonnerie appelant à l'évacuation.

Le jour décline déjà. Il en éprouve le réconfort qu'on trouve à endosser une vieille robe de chambre élimée dont on connaît les moindres replis. La nuit est son domaine, sa seconde peau. Sous cette couverture où il se sent couleur muraille, le chemin est moins long pour

aller chez sa mère, moins ennuyeux. C'est que l'élan est passé, Zed ne se sent plus responsable ni investi d'une mission, mais accablé sous le poids d'une corvée trop de fois remise au lendemain. La halte au musée l'a assombri. Mais au moins, pendant ce temps, son blouson a eu le temps de sécher.

Arrivé à bon port, il sonne longuement à l'interphone. Dans le hall, des gamins ricanent sans lui prêter attention, il n'en identifie aucun. Il a habité ici jusqu'à ses dix-neuf ans, mais il en pousse sans cesse de nouveaux, des gamins comme ça, de futurs lui-même. Il sonne encore.

« Oui ?

– C'est moi.

– Ah. » Un silence. « Tu sais, l'ascenseur fonctionne, aujourd'hui. » C'est seulement après lui avoir communiqué cette nouvelle que sa mère lui ouvre, sans doute pour s'assurer qu'il a bien entendu.

Les gamins se taisent à son entrée, signe qu'il est désormais considéré comme un adulte. Pas forcément une bonne affaire. Deux d'entre eux se poussent du coude et chuchotent, un troisième s'attarde ostensiblement en travers de son chemin.

« Je voudrais bien passer, s'il vous plaît. »

Ce formalisme distant, au lieu d'établir une relation en surplomb comme il l'espérait, déclenche l'hilarité.

Table des matières

Chapitre 1 : Où naît une pensée 9
Chapitre 2 : État d'urgence 29
Chapitre 3 : Par toutes les couleurs 47
Chapitre 4 : Où l'on sonne les cloches 65
Chapitre 5 : Court mais dense 83
Chapitre 6 : Qui va de l'avant et revient en arrière 99
Chapitre 7 : Nouveautés 117
Chapitre 8 : Où Zed cueille des cerises 137
Chapitre 9 : Mais tu n'as pas encore compris ? 157
Chapitre 10 : Le grand chant du trop tard 179
Chapitre 11 : Ceci est mon testament 197
Chapitre 12 : L'idée de Duino 217

achevé d'imprimer en octobre 2026 sur les presses de l'imprimerie
f. paillart à abbeville pour le compte de sabine wespieser éditeur
numéro d'éditeur : 254 – isbn : 978-2-84805-650-0 – Dépot légal : janvier 2027

LE RÉSERVATAIRE. À vingt-six ans, Zed s'est mis en retrait du monde. Il vivote comme il peut, refuse tout, ne fait rien ; même s'avouer qu'il est désespéré est un effort trop grand. Face aux injonctions ambiantes de performance et d'adaptabilité, brossées ici avec un humour caustique, il se tient sur la réserve – une sorte de Bartleby qui serait filmé par Jim Jarmusch.

Mais c'est compter sans le besoin de sens, qui ne l'a jamais quitté. Car le voilà taraudé par une question en apparence saugrenue : *De qui suis-je le testament ?* La question va agir comme un révélateur : est-ce le regard décalé de ce doux rêveur, ou règne-t-il vraiment, dans cette capitale européenne, une pesante atmosphère de bascule illibérale ? Zed prend peut-être des risques en placardant partout dans l'espace public sa parole libre et inclassable, qui y dépose un contagieux ferment de contestation. L'espoir renaît de ceux qui, dans son sillage, refuseront d'être le testament d'un monde allant à sa perte.

Un « conte réaliste » qui dégage une grande force d'émotion par ses échos avec notre situation actuelle, et propose un roboratif manuel de résistance à l'esprit des temps.

Née à Bruxelles en 1970, DIANE MEUR, écrivaine et traductrice, vit à Paris. Depuis son premier roman, La Vie de Mardochée de Löwenfels, écrite par lui-même *(2002), en passant par* Les Vivants et les Ombres *(2007),* La Carte des Mendelssohn *(2015) ou* Sous le ciel des hommes *(2020), elle construit une œuvre d'une joyeuse intelligence, où fantaisie et subversion mènent le bal.*

N° D'ÉDITEUR : 254
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2027
ISBN : 978-2-84805-650-0
PRIX : 22 €

www.swediteur.com

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

9 782848 056500

SABINE • WESPIESER ÉDITEUR



Cette édition numérique du livre
Le Réservataire de Diane Meur
a été réalisée le 30 octobre 2026
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© Sabine Wespieser éditeur, 2027, pour l'édition papier
© Sabine Wespieser éditeur, 2026, pour la présente édition numérique

www.swediteur.com

ISBN : 9782848056531